

L' Abeille.

11eme Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 24 JANVIER, 1878.

No. 12.

A LA MÉMOIRE DE SAMUEL LANGIS,

Élève de Philosophie junior, décédé le 13
Janvier 1878.

Mort et jeune âge en vain semblent s'exclure,
En vain jeunesse espère en l'avenir ;
Bien qui gouverne avec force et mesure
Veut en arbitre unir et désunir.

Sa majesté commande le silence,
Mais sa bonté ne défend point les pleurs,
Et la Sagesse entendra sans offense
Chercher pourquoi l'on voit tomber des fleurs.

Le genre humain n'est-il pas un parterre
Où chaque jour Dieu choisit un bouquet ?
Et si le choix nous paraît trop sévère,
Sachons qu'au ciel il produit bel effet.

Enfant, vieillard, ouvrier comme artiste
Ensemble ont placé auprès du Saint Agneau,
Et leur départ qui souvent nous attriste,
Est compensé par leur éclat nouveau.

Comment prévoir au sentier de la vie
Tous les dangers en réserve attendant ?
La mort précocement empêche l'incendie
Et fixe l'âme en son lieu permanent.

Comme au jour d'hui quand la victime est prête,
Riche au matin plus que d'autres au soir,
Les survivants si le cœur la regrette,
Il se rassure et se remplit d'espoir.

A. P.

Lettre de Rome.

22 décembre 1877.

Dans ma première lettre, chers lecteurs en parlant de la fête de l'Immaculée Conception, j'ai signalé plusieurs pratiques et cérémonies religieuses qui ont été supprimées depuis l'installation du gouvernement italien dans la ville des Souverains Pontifes. Aux étrangers qui viennent à Rome pour la première fois, il semble que rien n'est changé ; ils retrouvent les grands monuments profanes et religieux, les ruines, les places, les fontaines, les statues, les obélisques, les sept collines : extérieurement, c'est bien Rome telle qu'ils en avaient lu la description dans leur guide Du Pays, Murray ou Baedeker. Mais pour le catholique qui a eu le bonheur de connaître Rome sous le gouvernement béni du Saint Père, et qui la revoit maintenant, les changements sont nombreux et affligeants. Je vais aujourd'hui en énumérer quelques uns que je n'aurai peut-être pas l'occasion de faire remarquer dans mes lettres subséquentes.

Je laisse de côté les grands changements, ou mieux les grands bouleversements ; les ordres religieux, ces auxiliaires indispensables du Saint Siège,

supprimés, dépouillés, et leurs membres dispersés ; leurs monastères, sanctuaires de la vertu et de la science, transformés en casernes ou en ministères du gouvernement ; le palais apostolique du Quirinal habité par le roi usurpateur ; les appartements destinés aux conclaves souillés par les divertissements et les bals de la cour ; les hôpitaux, les hospices, les conservatoires, monuments de la munificence et de la charité des Papes, tombés entre les mains et sous la juridiction des adversaires de la Papauté ; la salutaire et nécessaire influence du clergé et de la religion chassée de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse ; l'université papale de la Sapienza usurpée et ses chaires occupées pour la plupart par des impies, qui tous les jours dans leurs leçons déversent le mépris et l'injure sur l'Église et son chef vénérable ; la magnifique université Grégorienne, le collège romain, illustrée par les plus grandes lumières de la compagnie de Jésus, devenue un lycée exclusivement laïque et fréquentée surtout par les enfants des juifs ; les riches bibliothèques des couvents, trésors inappréciables, œuvre des siècles, en grande partie dispersées ou vendues à l'enchère. Tous ces grands attentats sont assez connus ; mais il existe une foule d'autres changements moins remarquables, parcequ'ils sont moins saillants, mais qui toutefois ne laissent pas d'affliger toute âme vraiment catholique : ils enlèvent à Rome son cachet religieux, cet épanouissement visible, tangible du dogme catholique qui en faisait une ville unique dans le monde, comme il convient à la métropole de l'univers chrétien et au siège du vicaire de Jésus-Christ. Les mœurs, les usages, les fêtes populaires étaient fortement imprégnés de l'esprit chrétien et catholique, et tout cela tend à disparaître !

Y avait-il rien de plus touchant, de plus chrétien, et en même temps de plus poétique que les chants et la musique champêtre des *pifferari* pendant le saint temps de l'aveugement ? Au commencement de décembre, ces habitants des montagnes, aux costumes pittoresques et variés, tels que décrits par Virgile, quittaient leurs troupeaux pour venir s'établir à Rome, dans la grande ville, — *urbem quam dicunt Romam*. Jusqu'à la fête de Noël, leurs journées étaient

employées à chanter de pieux et naïfs cantiques devant les madones des palais et des places publiques, avec accompagnement de la cornemuse, du fifre et du chalumeau : ils saluaient et félicitaient la vierge d'Israël qui bientôt donnerait le jour à l'enfant de Bethléem, et serait la mère du fils unique de Dieu. Cette musique et ces chants étaient sans doute monotones et langoureux, mais ils respiraient la piété, la simplicité et nous rappelaient sans cesse le grand mystère de l'Incarnation et la naissance du Sauveur des hommes. Les voix sinistres et sauvages qui les ont remplacés, et qui du matin au soir, d'un bout de l'année à l'autre, hurlent *capitale, fanfulla, libertà* et les autres journaux impies, sont bien autrement désagréables et n'inspirent aucune bonne pensée.

Les vieux romains, parmi lesquels je commence à compter, déplorent aussi la disparition d'un autre usage non moins édifiant. Pendant toute l'année, peu de temps après l'*Ave Maria* du soir, — il sonne toujours un quart d'heure après le coucher du soleil, — des hommes de toutes les conditions, appartenant aux différentes confréries, se rendaient des églises des confrères à leur demeure, en récitant le rosaire à haute voix, la tête découverte. Ils s'arrêtaient devant les principales madones, et les saluaient en chantant : *Viva, viva Maria e chi la cred* ; Vive, vive Marie et Celui qui la créa. Cela se pratiquait dans tous les quartiers de la ville. Les prières et les chants étaient entendus dans l'intérieur des maisons et invitaient à prier et à saluer Marie ; les passants étaient édifiés, souvent ils se joignaient aux confrères, et louaient avec eux la reine du ciel. Non seulement ce pieux usage est disparu avec l'entrée des Piémontais à Rome, mais encore un grand nombre de madones ont été enlevées, d'autres demeurent sans lumière et sans ornements.

Tous les vendredis, les *sacconi* — ainsi appelés parce qu'ils étaient vêtus de sacs qui les enveloppaient des pieds à la tête — faisaient le chemin de la croix dans le Colysée. Ils y allaient en procession, ayant à leur tête le Cardinal Protecteur de leur confrérie, et en chantant le *Stabat Mater*. Maintenant les stations monumentales, la grande croix de bois qui avait reçu les baisers de tant de fervents chrétiens et qui s'élevait triom-